

Les nouveaux dessins d'Isabel Baraona

Dans un travail artistique, il n'y a pas vraiment de variations thématiques. Autant les sujets que leurs problématisations sont inébranlables. Il est facile de vérifier que, une fois supprimés, l'auteur y est aussi effacé. Pourtant, il y a des moments de rupture dans un parcours artistique. Ce moment est reconnaissable par le nouveau mode d'inscription des forces qui le conduisent en avant. Dans le dessin, ce procédé assume une dimension littérale et directe.

C'est précisément dans ce sens que la nouvelle série de dessins d'Isabel Baraona introduit une fracture face à l'œuvre précédente. Dans un registre plus clair, le travail est centré sur le changement d'échelle des supports, de grandes feuilles de papier désormais. La dimension de ces dessins n'est cependant conviée qu'à recevoir un autre genre, plus complexe, de problématisation : l'espace qui organise le dessin.

Ces dessins sont certainement compliqués. Ils n'explorent pas forcément l'échelle du support en papier mais plutôt l'espace créé par les inscriptions qui produisent le dessin. Ou plus exactement, leurs natures car l'espace est fragmenté et chaque dessin est un essai d'exploitation d'une pluralité spatiale. L'étrangeté et la rigueur de cette proposition de travail résident dans le fait que l'artiste est consciente de cette opération. La cohabitation improbable de ces espaces, de natures si différentes entre eux, est le nœud de sa proposition de travail, de sa difficulté et de son intérêt. Chaque dessin est construit par superposition autonome de diverses strates. Et chacune implique une logique singulière de perception spatiale. Les processus sont très distincts : il y a des plans qui apparaissent par un coup de pinceau rapide, des segments cartographiques, des contaminations, des bordures qui renforcent l'encadrement de l'image et, en particulier, des tentatives de fuite de l'espace rectangulaire de la feuille. Il y a des gestes larges qui semblent conçus pour embrasser la totalité de l'espace disponible (et celui qui n'est pas disponible, en dehors de la feuille) et d'autres, discrets, qui ébauchent de petites unités de lecture. Il y a une lecture aphoristique et poétique des mots et, ponctuellement, il y a des disjonctions produites par des axes transversaux par rapport à la surface, des portraits – miroirs. Il y a encore, en ce qui concerne la couleur, une hésitation entre schéma et peinture. La simultanéité de ces espaces et la façon dont les images s'y manifestent sont, pourrait-on dire, le sujet de ces dessins.

Les dessins renvoient à divers répertoires d'images modernes et contemporaines mais, de façon surprenante, ce procédé est développé par des évocations désarticulées. Les suggestions sont toujours obliques, réunies par les moyens employés dans la production de l'image. Comme si la multiplicité impliquait toujours une médiation dense et elliptique, soigneusement contenue dans le geste du dessin qui prévoit une sorte de fuite du lieu même du dessin – sans vraiment admettre l'abandon de son territoire.

Derrière chaque dessin résonne la question : « que survient-il à notre intimité si nous l'exposons à la lumière du jour ? »

Philip Cabau, octobre 2013